

Éric Le Bourhis

**FLORENT PAGNY**  
L'homme à la voix d'or

EDITIONS  **PRISMA**

Responsable éditoriale : Ambre Rouvière

Assistant éditorial : Étienne Fournet

© 2020 Éditions Prisma / Prisma Media

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Une copie ou une reproduction par quelque procédé que ce soit constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi sur la protection du droit d'auteur.

## Le Môme

« En sortant du ventre de ma mère, je chantais. »

Floren Pagny

Juin 1975. Il y a foule à Annecy pour assister au départ du Critérium du Dauphiné Libéré, cette grande course cycliste qui, chaque été, précède le Tour de France. Mais là, sur le podium du *Dauphiné Libéré* et *Radio Monte Carlo* sur en attendant le top départ, c'est un autre événement qui retient l'attention de ces centaines de spectateurs massés devant. En marge de la course, le journal régional et la radio ont organisé un concours de chant itinérant. Chaque soir, des chanteurs locaux montent sur scène, et sont départagés à l'applaudimètre. Le gagnant décroche le droit de se représenter le lendemain, à l'étape suivante... où un autre candidat tentera de le battre.

Pour animer – et arbitrer - ce radiocrochet des familles, le célèbre animateur radio Zappy Max, une des voix les plus connues de radio Monte-Carlo, où il présente alors l'émission *Quitte ou double*. Une vraie petite gloire radiophonique comme il en existait encore alors.

En face de lui, un petit jeune homme qui ouvre grand ses yeux noisette et secoue nonchalamment ses cheveux châtain mi-longs. Florent Pagny. Il a 14 ans mais ne semble pas vraiment impressionné par l'enjeu. Son sourire laisse découvrir des dents écartées, les « dent du bonheur », comme on dit. On pourrait lui trouverait même un petit air de ressemblance avec Medhi, le héros enfantin de *Belle et Sébastien*, ce feuilleton de Cécile Aubry qui s'est taillé un franc succès sur les antennes de l'ORTF dans les années 60. Mais ce n'est pas pour son physique que le jeune chanteur va créer la surprise. Le regard droit et clair, face à la foule curieuse, il commence à entonner les premières notes de la Fiesta bohémienne, l'air fameux chanté par Luis Mariano dans *La belle de Cadix*.

*Ah, que chacun  
se souviene De  
la chaleur de  
son sang C'est  
la fiesta  
bohémienne  
C'est la fiesta  
des Gitans*

Un frisson de stupéfaction parcourt la foule. Le décalage entre la silhouette encore fluette de l'adolescent et la puissance de sa voix ne laisse personne indifférent... Mais d'où sort ce garçon sorti de nulle part et de qui tient-il cette voix à couper le souffle ? À l'applaudimètre, il remporte tous les suffrages. Zappy Max, avec qui nous avons pu parler quelques mois avant son décès, en 2019, n'a pas oublié que ce jour-là, il s'en est fallu pourtant de peu pour que le jeune Florent ne soit éliminé d'office, avant même de chanter la moindre note : « Il n'avait pas l'âge minimum requis pour s'inscrire et aurait dû être recalé ! Le règlement imposait l'âge minimum de 16 ans. Pour trouver une issue, et lui laisser sa chance, j'ai dû improviser une sorte de vote du public qui a tourné en sa faveur. Bien-sûr, tout le monde avait envie que ce gamin puisse défendre sa chance » (\* entretien avec l'auteur).

Ainsi est né Florent Pagny, sur scène, à 14 ans, un jour de juin 1975. Il n'a pas encore 15 ans. Et sans prévenir, il vient de signer son premier grand coup d'éclat. C'est *The Voice* avant l'heure ! Pendant une semaine, et avec la bénédiction de ses parents, Zappy Max et son épouse, le prennent sous son aile et lui font vivre une vraie petite tournée de vedette. Le soir, Florent dort et dîne à l'hôtel, avec l'organisation. Il circule dans une voiture avec chauffeur, et, remet quotidiennement son titre de champion en jeu dans une nouvelle ville étape. Macon, Montceau-les-Mines, Saint-Etienne... C'est en vainqueur et sous des tonnes d'applaudissements qu'il finira la course en tête à Avignon, une semaine plus tard.

Il l'a trouvé son arme fatale ! Après ce premier titre, plus rien ne sera comme avant. Grâce à ce radio-crochet, il prend pour la première fois prendre conscience du vrai potentiel de sa voix et comprend que la chanson lui permettra toujours de s'en sortir...

À Bonneville, en Haute-Savoie, où vivent les Pagny, les parents partagent cet enthousiasme. Dans cette famille modeste, on a toujours conjugué un sens aigu de l'amour et de l'entraide. Un atout maître pour Florent, qui ne manquera jamais de lui exprimer toute sa gratitude, en leur dédiant par exemple *Merci*, son premier album, sorti en 1990. Bien-sûr, en cet été 1975, Odile, la maman, a découpé et classé soigneusement les articles de la presse locale qui, jour par jour, ont relaté par le menu détail l'épopée de son fils. Une douce euphorie la gagne. Cela fait déjà plusieurs années qu'elle nourrit des ambitions Florent, son deuxième fils, qui, comme son aîné Frédéric, lui en fait voir de toutes les couleurs, mais manifeste un talent artistique manifeste.

Les Pagny sont des gens modestes. Des Bourguignons qui ont grandi sur des terres ouvrières. Le couple s'est rencontré dans les années 50, à Montchanin, un ancien village minier de Saône-et-Loire dont ils sont tous deux originaires, entre Monceau les Mines et une Le Creusot, haut-lieu de la dynastie industrielle Schneider. Odile est secrétaire. C'est une jeune femme blonde aux traits fins et réguliers. Elle ne manque pas d'allure... et chante aussi très bien. Dotée d'une belle voix de soprano, elle a longtemps caressé le rêve de devenir cantatrice. Il aurait fallu, pour cela, tout quitter, monter dans la capitale, s'inscrire au conservatoire... une ambition encore réaliste dans cette France encore corsetée des années 50. Odile avait de qui tenir pourtant. Ses parents, tous deux décédés, alors qu'elle encore très jeune, aimaient eux aussi la musique et l'opéra. À Montchanin, ils avaient même monté une compagnie musicale et créaient des revues mettant en scène les habitants du village. Renonçant à ses rêves de jeunesse, Odile s'est finalement accommodée d'un emploi de secrétaire, tout en chantant à l'occasion sur de petites scènes, lors de fêtes associatives ou familiales. Assez pour lui valoir une petite renommée locale...

Jean, qui a choisi la profession d'ébéniste, aime aussi le chant, la

musique et l'opéra. C'est un homme à l'esprit rigoureux. « Un Bourguignon assez rude, avec l'accent roulait les R... », se souvient Philippe Bolzani, un copain d'enfance de Florent Pagny (\*entretien avec l'auteur). « Il était plus tranquille et plus effacé que la maman », se souvient Thierry Drone, un autre ancien proche de la famille (\*entretien avec l'auteur). De tempérament opposé, Jean et Odile partagent une même passion pour la musique et se complètent parfaitement. De leur union vont naître quatre enfants. Frédéric, puis Marie- Pierre, Florent, et la petite dernière, Marie-Pascale.

Le petit Florent, lui, pousse son premier cri le 6 novembre 1961 dans une clinique de Chalon sur Saône. Il aurait s'appeler autrement. En effet, Odile avait initialement jeté son dévolu sur le prénom Franz, en référence à Liszt et Chopin, de la même façon qu'elle avait choisi d'appeler son premier fils Frédéric, en hommage à Chopin. Une mauvaise idée, selon la grand-mère paternelle de Florent, qui avait perdu son mari au front, en 1940, et ne goûtait pas ce prénom un peu trop germanique à son goût... Cette petite friction familiale laissera place quelques mois plus tard à de plus grands tourments : le nourrisson, atteint de variole, manque de mourir. Plus de peur que de mal, il s'en sort et développe très vite une vitalité assez remarquable et qui force l'admiration de ses parents.

Florent passe les premières années de sa vie à Chalon-sur-Saône, où se sont installés Odile et Jean. La famille emménagera ensuite en périphérie, vers Châtenoy-le-Royal, puis à Saint-Rémy, dans une maison Phénix, juste à côté de l'entreprise de cuisines et de salles de bains où travaille le paternel. La campagne tout près de la ville. Un petit paradis bucolique ou, entre six et onze ans, le jeune garçon mène une vie tranquille en vase clos, entre la maison, l'école, les copains et... les parties de pêche, ce passe-temps qui deviendra plus tard une vraie passion. Jean et Florent vont alors régulièrement dérouler dans l'Orbise et la Thalie, les deux rivières du coin, ou alors dans la Bourbince, du côté de Montchanin, où il continue à se rendre régulièrement, notamment pour rendre visite à sa grand-mère paternelle.

L'enfant déborde d'énergie et de vitalité, pour le plus grand bonheur de ses parents, encore traumatisés par cette mauvaise variole qui aurait pu l'emporter.

Petit tremblement de terre, en 1972, lorsque Jean convoque une réunion de famille pour annoncer qu'il a trouvé un nouvel emploi dans une autre région, en Haute-Savoie, à environ 200 kilomètres. Jean rejoint une entreprise de ferronnerie, où il créera des formes en bois destinés fabriquer les moules d'aluminium pour les pièces mécaniques. Une autre vie commence, un autre décor. Après les paysages verdoyants de la Bourgogne, direction Bonneville, dans la vallée de l'Arve, au pied des Alpes. Une petite ville de quelques milliers d'habitants là-aussi. La famille s'installe dans un appartement avec balcon avenue de Genève, au deuxième étage d'un immeuble ancien mais confortable.

Florent a onze ans. Pour la première fois de son existence, il se sent déraciné et ses premiers pas au collège sont difficiles. Heureusement, il y a Odile, qui impose sa bonne humeur. La journée, elle travaille comme secrétaire chez un huissier de justice. Cocasse, quand on connaît les démêlés futurs de Florent Pagny avec cette profession ! En marge de son travail, elle intègre également le Comité des fêtes local où son entrain séduit et sa personnalité exubérante séduit. « On se débrouillait. Il y avait une belle énergie de vie. C'était une vraie famille », se souvient Florent Pagny à propos de ces années à Bonneville (C Star, 2016).

Dans cette famille, où l'on tire parfois le diable par la queue, on sait cultiver une certaine harmonie dans la discipline. Marie-Claude, qui vient alors faire le ménage chez les Pagny se remémore cette époque lointaine : « On n'était pas chez les Tuche ! Il fallait respecter les règles de politesse, à table. Ils étaient élevés comme il faut ». La femme de ménage continue : « La maman était très dégourdie. Florent tient d'elle ! Il était toujours partant pour tout. Je me souviens de sa gentillesse. Il parlait beaucoup avec moi. Je n'étais pas la bonne. On pouvait discuter de tout avec lui, même de la Bible. Mais il ne fallait pas toucher sa collection de figurines de soldats et de chevaliers, dont il avait rempli deux ou trois étagères. Il me parlait d'ailleurs souvent d'un ancêtre militaire, à qui il voulait ressembler », se souvient-elle

(entretien avec l'auteur). Songeait-il à ce grand-père paternel qui, avant de tomber au front en 1940, chantait dans un chœur de l'église Montchanin, faisant résonner sa voix surpuissante sous la nef ?

Électron libre, Florent reste très proche de ses parents. Et tout particulièrement de sa mère, avec qui, depuis sa plus tendre enfance, il se sent lié par un fil invisible, celui de la musique. Alors qu'il était dans son ventre, Colette ne lui faisait-elle pas déjà partager son amour pour les opérettes et le bel canto ? « Le chant, c'est un héritage génétique. En sortant du ventre de ma mère, je chantais et je suis devenu instinctivement sensible à la musique », confie le chanteur (\*) à François Berriot. (Florent Pagny, Rester vrai). En grandissant, il a continué à se nourrir de tous ces airs qui ont bercé son enfance. Une bande-son où l'on retrouve de la grande musique, avec des opéras comme Faust, Rigolent ou Madame Butterfly, mais aussi de l'opérette ou de la « variété classique, chantée par Georges Guétary, Tino Rossi et Luis Mariano, et de la variété tout court, avec Dalida, Gérard Lenorman, Gilbert Bécaud ou Michel Sardou.

Le voilà bien, cet anachronisme fondateur, sur lequel s'est bâti Florent Pagny. Dans ce tournant des années 60 et 70, où la musique anglo-saxonne a envahi la France, que la jeunesse communie aux nouveaux sons venus des États-Unis et d'Angleterre, Pink Floyd, Janis Joplin, les Doors ou Jimi Hendrix, le jeune homme de Bonneville, lui, passe et repasse des disques d'un tout autre genre sur le tourne-disque familial.

Un chanteur en particulier l'hypnotise, tout autant que sa mère Colette, d'ailleurs : Luis Mariano, le prince de l'opérette, joyeux interprète du Chanteur de Mexico, d'Andalousie ou La Belle de Cadix. Malgré sa disparition en 1970, ses envolées lyriques continuent à en faire siffler plus d'un.

Le jeune garçon se pique même de chanter, comme lui, avec des trémolos dans la voix. Voilà qui n'est pas pour déplaire à Colette ! La légende familiale ne raconte-t-elle pas qu'à 5 ans, déjà, encouragé par le second mari de sa grand-mère maternelle, il montait sur la table d'un café de Montchanin pour y régaler l'auditoire ? Selon ses dires, il prendra véritablement conscience

de son « don » vers l'âge de dix ans. Comme cela arrive fréquemment à cet âge, il lui arrive parfois de chanter, seul, face à un miroir. Deux chansons en particulier l'habitent alors et inspirent ses premières interprétations, raconte-t-il. Le classique de Gérard Lenorman, d'abord : Il. Rappelez-vous ce refrain, sur fond de violon : « Oui, mais il parle aux oiseaux/au soleil et aux forêts ». Un autre tube français lui trotte également dans la tête : Comme d'habitude, chanté par Claude François pour la première fois en 1967 et bientôt popularisé le monde entier par Paul Anka, Franck Sinatra et Elvis. Un standard dont Florent fera lui aussi une célèbre reprise à la fin des années 80. « Enfant, je la chantais en yaourt, c'est à dire en faux anglais, en accompagnant le disque comme un fou. J'avais déjà ce rêve de l'interpréter à la télé, devant un public », se souvient le Bourguignon. (François Berriot).

Toujours selon ses dires, le vrai déclic surgit un jour, au début des années 70. Sa mère, rentrée à l'improviste, le surprend, seul dans l'appartement, en train de chanter : « J'étais malade, seul à la maison. Ma mère rentre et me voit chanter comme ça. Ce jour là, j'ai lu tellement de choses dans ses yeux que j'ai compris instinctivement que ma vie ne sera peut-être plus complètement pareil », raconte-t-il (C Star).

Plus précisément, c'est en l'entendant chanter le refrain d'Elle court, elle court la maladie d'amour, de Michel Sardou, puis un extrait de La Fiesta bohémienne, de Luis Mariano, que sa mère, scotchée par le vibrato de son fils, comprend le vrai potentiel de son fils. Et dire que jusqu'alors, il avait souvent été écarté des chorales à cause d'une voix jugée trop grave et pas assez bien placée. Et dire que ses tentatives de lui faire suivre des cours de piano s'étaient révélées peu fructueuses. Rétif à toute forme d'étude, son fils a réussi naturellement à trouver sa voix, à la faire sonner et claquer. Un petit joyau !

Convaincu du talent de son fils, elle lui fait rencontrer Marcel Dronne, une personnalité de Bonneville. Pianiste accompli, ce monsieur a joué avec des grands noms, comme Charles Aznavour ou Georges Brassens. Grâce à ses conseils, Florent pourra affiner sa technique vocale, espère-t-elle. « En entendant pour la

première fois la tessiture de sa voix, mon père a été stupéfait. Ca a accroché tout de suite », nous raconte son fils Thierry Dronne (\*entretien avec l'auteur), âgé du même âge que Florent, et dont il deviendra vite l'inséparable copain.

Mieux, cet homme d'expérience va même lui donner l'opportunité de se produire devant un vrai public. Sur les hauteurs de Bonneville, Marcel Dronne a ouvert un restaurant-dancing, le Luth. Le lieu fait scène ouverte. Les clients dînent sur un fonds musical. Au fil de la soirée, chacun est autorisé à pousser la chansonnette, accompagné par le maître des lieux, homme orchestre qui, au piano ou à l'accordéon, peut tout jouer ou presque ! L'autorisation accordée, l'apprenti-chanteur ne laisse pas passer l'occasion. Après quelques répétitions, il se saisit du micro et entonne sans trembler les tubes de Luis Mariano, dont La Fiesta bohémienne, ce même qui lui porte décidément chance. Au Luth, l'adolescent se taille un vif succès ! « C'est la première fois, que je me retrouve sur une petite scène, que les gens mangent et parlent, que je commence à chanter, et que d'un coup, les paroles s'arrêtent et les couverts se baissent. Les gens redressent la tête, et t'applaudissent. Et quand tu repars, tout le monde te regarde. Là, tu te dis : je tiens un truc. Je ne sais pas où ça va m'emmener, mais je tiens un truc. » ( Sept à huit). Ce soir là, un autre membre de la famille Pagny monte sur la scène du Luth : Marie- Pascale, la sœur cadette, dont Florent fera d'ailleurs un de ses choristes, bien des années plus tard. Alors âgée de 9 ans, la jeune fille suscite un tonnerre d'applaudissement avec La Bonne du curé, d'Annie Cordy.

Florent Pagny a longtemps gardé un lien très fort avec ce Monsieur Dronne, qui, à l'exception de Colette, bien-sûr, a été le premier à croire en lui. A la fin des années 80, invité dans l'émission Sacrée soirée par l'animateur Jean- Pierre Foucault, le propriétaire du Luth avait même participé à cette séquence de pure nostalgie : Florent, et sa maman Colette réunis au micro, et lui, Marcel, au piano, pour les accompagner. Comme au bon vieux temps...

Selon Thierry Dronne, Florent n'a jamais oublié son père, décédé en 2017. Le chanteur avait même eu le temps de se rappeler à son

bon souvenir quelques mois avant sa disparition : « Lorsqu'il a été fait citoyen d'honneur de Bonneville, et qu'il est revenu dans la région, il n'a pas manqué d'aller le voir à la maison de retraite, sans caméras. Ensemble, ils ont fredonné de vieux airs... » (Thierry Dronne, entretien avec l'auteur)

Ses premiers succès au Luth, ont été décisifs dans son parcours. Le jeune homme se sent pousser des ailes de conquérant et ne doute plus de rien. A preuve, cet autre épisode marquant qu'il racontait en 2017, à l'occasion de la petite cérémonie qui lui était consacrée dans la petite cité de Haute-Savoie :

« Un jour, un peu grisé par une sangria, je suis descendu sur la place de Bonneville. J'arrive devant l'hôtel quatre étoiles d'où sortait un groupe de Suisses plutôt fortunés et un peu grisés après le repas, comme moi. Je les entends chantonner entre eux, j'arrête mon vélo et je leur envoie une « note » qui suscite leur stupéfaction. Ils me font monter dans leur bus, et m'installent au micro. Je pousse la chansonnette et je commence à être récompensé par des francs suisses. J'étais parti faire un tour sur la place. J'ai ramené un coffre rempli d'or à ma mère ! »

Une anecdote en dit beaucoup sur la détermination de l'enfant et sa capacité à forcer son destin. « Je regardais les chanteurs à la télé et je ne rêvais jamais d'être à leur place. Je n'ai jamais rêvé d'être chanteur, car j'étais chanteur. J'étais gamin, je voyais Johnny et je me disais : « J'aimerais bien chanter avec toi. » Je ne me disais pas : « Je voudrais faire la même chose qu'eux. A 11 ans, j'avais conscience du don que je possédais, de ce que cela provoquait et de la manière dont je pouvais l'utiliser » (Nostalgie Belgique, 3 novembre 2017).

Philippe Bolzoni, l'actuel chef de la police municipale de Bonneville, et qui fréquentait lui aussi à l'époque les mêmes cercles, n'a pas oublié non plus ce caractère étonnamment bien trempé : « Il n'avait pas peur de chanter devant plusieurs centaines de personnes, et, malgré son jeune âge savait ne pas se laisser démonter quand les spectateurs accrochaient un peu moins », nous raconte-il (entretien avec l'auteur).

Selon ce dernier, Florent Pagny, quoi qu'un peu complexé par

son petit gabarit, en imposait déjà et était même jaloué. « Il cultivait déjà un « look », ne s'habillait pas comme nous, et... avait déjà des coupes de cheveux pas possibles ! », raconte-t-il. Thierry Drone, son complice, confirme et évoque même un souvenir encore plus précis : « Florent a lancé la mode des jeans à Bonneville. On allait se fournir dans les surplus militaires américains. On achetait des tee-shirt de footballeur américain. Il mettait également des chaînes à son blouson. » (entretien avec l'auteur). Marie-Claude, la femme de ménage de la famille, se souvient quant-à elle lui avoir fait un cadeau très personnel : « Il portait souvent un petit blouson aviateur des chasseurs alpins, qui lui venait de mon mari. Il n'aimait pas s'habiller comme tout le monde... ». Selon Marie-Claude, qui en sourit encore, ce jeune homme qui aimait choquer à l'occasion essayait d'être un personnage « à part » en faisant des « choses inattendues... »

Florent Pagny admet bien volontiers aujourd'hui cette propension à la provocation : « J'étais un petit bonhomme qui avait envie de se faire remarquer », confie-t-il à Catherine Ceylac (Thé ou café).

Avec son frère Frédéric, le jeune Florent fait alors partie de la troupe locale de... majorettes, dont s'occupe sa mère, et où défilent également ses deux soeurs. Si Marie-Pierre et Marie-Pascale apprennent à lancer le bâton, les deux frères jouent des cymbales et de la grosse caisse avec une énergie peu commune. « Il en faisait du bruit, avec sa batterie. Un jour, le chef de l'harmonie a dû sortir pour lui dire de se calmer », rigole rétrospectivement Philippe Bolzoni.

Il faut dire que les Pagny ne passent pas inaperçus les jours de sortie, lorsqu'ils martèlent le pavé, avec leur instrument et leur képi rouge, seuls garçons au milieu de dizaines de jeunes filles en bottes blanches ! « Nous défilions à l'occasion des fêtes dans les villages. Il se trouvait toujours là un micro et une estrade, alors je montais pour pousser la chansonnette. J'étais une sorte de curiosité ! », raconte-t-il à François Berriot.

Entouré de jeunes filles, le jeune Florent Pagny, comme beaucoup de garçons du même âge, papillonne... avec plus ou moins de bonheur. « Je me suis toujours mieux entendu avec les filles

qu'avec les garçons. Je peux avoir une grande gueule et l'air macho, j'ai une grande sensibilité féminine », explique-t-il à Catherine Ceylac (Thé ou café).

Mais son cœur bat alors surtout pour la jeune Hélène, une des plus jolies filles de la vallée, et accessoirement, la sœur de Frédéric, son meilleur ami avec Thierry Dronne. « C'était un peu sa seconde famille », se souvient d'ailleurs ce dernier. Une passion qui, hélas pour lui, ne débouche pas sur une grande histoire d'amour comme il en rêvait. Hélène jugeant préférable de rester uniquement bons amis. Une décision qui pèsera, selon ses proches, quand, quelque temps plus tard, Florent prendra la décision de partir...

Mais pour l'heure, un autre sujet préoccupe sa famille : l'école. Charmeur et provocateur, épanoui au sein de sa tribu, le jeune Florent connaît en effet davantage de difficultés au collège. La vie en collectivité lui pèse. Depuis son arrivée à Bonneville, les enfants haut-savoyards se moquent de son accent bourguignon. L'enfant sociable et enjoué s'isole mais finit par en prendre son parti. Au fil des mois, il se développe une carapace, et apprend à se défendre, davantage par le rire et la dérision que par la force.

Avec l'institution scolaire et les professeurs, les relations sont marquées d'une même défiance. Si jeune mais si sûr de lui, Florent Pagny n'hésite pas à s'affranchir des règles et à questionner l'autorité.

Hermétique aux méthodes classiques d'apprentissage, il théorise même des idées... difficilement plaidables : « Je trouvais aberrant d'avoir à ramener du travail à la maison ! A un gars qui a bossé huit heures dans une journée, on ne demande pas d'étudier des dossiers chez-lui. C'est pour cette raison que je n'ai jamais fait de devoirs. Je m'arrangeais pour apprendre mes leçons entre deux cours ou pendant les récréations. », explique-t-il ainsi à François Berriot (Rester vrai).

Thierry Dronne n'a pas oublié comment le jeune insolent faisait tourner en bourrique la professeur de musique, mademoiselle Ottemer, une vieille fille, aux méthodes un peu trop traditionnelles à son goût (entretien avec l'auteur) : « Il faisait

claquer le piano. La professeur le mettait à la porte. Il se mettait alors à chanter, et la professeur, était toute contente. On peut dire qu'il jouait avec les limites ! ».

Hyperactif, Florent déborde d'idées, mais les mauvais bulletins s'accumulent, ce qui ne manque pas d'irriter Jean, son papa si rigoureux. Son fils n'en a cure. Avec ses copains, Frédéric et Thierry, il fait l'école buissonnière. Ces trois garçons ont des idées pour quatre quand il s'agit de faire les quatre cents coups. « Nous formions un trio qui pensait plus à aller faire du ski à la station proche de Thiez Larinier qu'à étudier. Florent était très branché ski acrobatique. Mais il nous arrivait souvent aussi de faire du skate-board, dans les rues de Bonneville. Je le tirais avec une corde, à mobylette. De grands moments d'amusement ! », se souvient Thierry Dronne (entretien avec l'auteur).

En classe de quatrième, il est toutefois rattrapé par ses mauvais résultats. Renvoyé du collège. Il entre alors au lycée d'altitude de Chamonix, en internat. Le voilà coupé de sa famille. Une première qui ne déclenche pas l'électrochoc tant espéré. Mais quelle orientation choisir alors ? Plusieurs mois durant, la question taraude toute la famille. L'idée émerge qu'il pourrait apprendre le même métier que son père, modeleur en mécanique de précision. Las, là aussi, l'expérience tourne court. Après une succession de péripéties, Jean et Colette, fatalistes, se rendent bien à l'évidence que Florent n'est décidément pas fait pour l'école. Il n'a pas terminé sa troisième, n'a pas décroché son BEPC, et ne peut même pas s'inscrire en seconde. Un conseiller d'orientation va alors lui suggérer une filière en... sténodactylo ! Une proposition qu'il décline le jeune homme, sans l'ombre d'une hésitation. Mais si tout le monde s'inquiète sur son sort, lui, reste étonnamment serein pour son jeune âge. En pleine impasse, il se dessine un avenir d'autodidacte, qui correspondrait mieux à sa nature profonde. « J'ai essayé en vain d'apprendre à jouer divers instruments. J'ai fait dix ans de solfège, mais je suis toujours incapable de lire une partition. En fait, j'ai abandonné tout ce qui était scolaire et qui ne me viens pas naturellement », déclare-t-il à Eric Chemouny, en , (Florent Pagny, le libre chanteur). Et de développer sa philosophie de vie : « Très tôt, on doit identifier son point fort. J'ai pris un autre chemin. Je ne regrette rien. La

vie m'a donné des cours » (Thé ou café). Plein d'aplomb du haut de ses 15 ans, Florent Pagny ne doute pas. « Je me prenais en charge.

J'étais habitué à m'assumer. En réalité, je suis passé directement de l'enfance à l'âge adulte ».

Plus mature qu'il peut en avoir l'air sous ses airs juvéniles, davantage confiant en ses possibilités depuis qu'il a gagné le concours de chant du Dauphiné Libéré, il a cette prescience d'un d'un destin. Mais en attendant d'en trouver le chemin, il passe ses journées à la maison, se lève tard, et chante à tue-tête... ce qui provoque de nombreuses récriminations dans le voisinage. « Chanter de l'opéra les fenêtres ouvertes.. forcément ça en perturbait quelqu'uns dans le quartier, c'est vrai ! », se souvient Philippe Bolzoni (entretien avec l'auteur). Marie-Claude, la femme de ménage, se souvient de cette période d'entre-deux : « Il tenait des discours aux autres de son âge. Du type : « Vous êtes des gamins qui allez encore au collège. Moi, ma carrière, ce sera autre chose... » », raconte-t-elle.

De fait, ce faux dilettante n'a pas l'intention de perdre son temps à Bonneville, malgré les liens familiaux qui l'y attachent. Il entend bien se rendre là où son ambition artistique pourra selon lui s'épanouir, à Paris. Monter à la capitale, Colette en rêvait il ya une vingtaine d'années. Elle aussi voulait assouvir son ambition artistique, sans oser sauter le pas. Aujourd'hui, c'est son propre fils qui lui annonce sa décision de partir. Difficile pour elle chercher à contrarier cette ambition, au risque de lui couper les ailes. Elle saura trouver les mots pour vaincre les réticences de Jean, le père, très peu rassuré à l'idée que voir son fils de 15 ans s'émanciper aussi vite.

« La chose principale, c'est la bonne éducation qu'on a reçue, moi, et mes frères et sœurs. On a toujours été libre de choisir le chemin qu'on voulait prendre. Il n'y a pas eu de ligne directrice. Même s'il y a eu une influence de ma mère. Elle rêvait de chanson. Elle avait les facultés d'être chanteuse. Mais c'est moi qui ait pris mes décisions et a décidé de développer mon destin », raconte-t-il à Catherine Ceylac, dans Thé ou café, en 2016. Et de reprendre

: « Le jour où j'ai pu utiliser ma voix, j'ai su instinctivement, et j'ai commencé à expliquer qu'il fallait me laisser suivre un chemin qui pouvait être dangereux, car partir tout seul à 15 ans et demi dans la capitale, c'est tout de même chaud... »

Convertie à l'idée, Colette tente – en vain – d'obtenir un coup de pouce financier de la mairie pour aider à l'installation parisienne de ce fils si prometteur... en vain. La famille en nourrira un certain dépit. Mais pour Florent, pas le temps de se retourner. Paris n'attend pas. Prêt à en découdre, il dit au revoir à Bonneville et à... Hélène, son amour de jeunesse déçu. « Si elle avait dit oui, il serait resté », croit savoir un proche. Nous sommes à l'été 1977. Le jeune homme n'a plus qu'une seule obsession : entrer au conservatoire et continuer à sculpter sa voix, son seul joyau...